

François Leblanc à Richard Russo

François Leblanc

Numéro 137, mai 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Leblanc, F. (2013). François Leblanc à Richard Russo. *Moebius*, (137), 175–179.

Cher Richard,

Tout part d'une discussion dans un bar, un dimanche soir, avec mon vieil ami Patrick. Nous échangeons sur les livres que nous avons lus récemment, lui se disant de moins en moins intéressé par tous ces romans qui ne lui apprennent rien, moi défendant la fiction comme une expérience morale et esthétique qui ne peut être réduite à la connaissance brute qu'elle apporte. Nous étions tous les deux trop éméchés pour être convaincants, mais je crois que c'est lui qui a capitulé en me demandant, *out of the blue*, avec quel écrivain je rêverais d'aller prendre une bière. Je venais de terminer *Quatre saisons à Mohawk*, un roman où la bière coule d'ailleurs à flots, avec sa galerie de personnages trop attachants pour qu'on se résigne à les traiter de ratés, alors je n'ai pas hésité : « Richard Russo. »

Lorsqu'on pose cette question pour les politiciens, elle équivaut grosso modo à demander lequel d'entre eux nous apparaît le plus sympathique, le plus proche des gens. Pas nécessairement le plus éblouissant, ni le plus original. Sympathique, tout simplement, d'une intelligence qui élève les autres plutôt qu'elle ne les rabaisse. Je n'irais pas prendre une bière avec Michel Houellebecq. Avec vous, si. Accepterez-vous cette invitation ?

Patrick a souri avec bienveillance en entendant ma réponse, car il était responsable de ma première rencontre avec vous. Depuis une vingtaine d'années, nous entretenons un curieux rituel qui consiste à offrir à l'autre un bouquin pour son anniversaire, mais pas n'importe lequel : un bouquin que l'autre ne se serait jamais procuré. Je lui avais déjà donné une *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Il avait répliqué avec *The Five Stages of the Soul: Charting the Spiritual Passages That Shape Our Lives*. Heureusement, nous nous contentions parfois d'offrir un très bon roman que l'autre ne connaissait pas,

mais qui risquait de lui plaire. C'est durant une de ces années chanceuses que j'ai hérité d'*Un homme presque parfait*. Comment faire un héros d'un paumé invalide qui travaille au noir à soixante ans? Vous auriez sans doute pu me répondre: «Laissez-moi six cents pages pour y arriver, vous verrez bien!» En effet. Quitter Sully a été pour moi un deuil terrible que j'ai soigné en me procurant vos autres livres. J'ai tendance à imaginer que vos personnages existent vraiment, et je me demande toujours ce qu'ils deviennent. Avec le genre de vie qu'il menait, Sully doit être mort aujourd'hui. Nous boirons à sa mémoire.

Dès la première page d'*Un homme presque parfait*, vous évoquiez Montréal, quelque part au bout de la route. Il y avait un IGA sur Main Street, vraiment pas de quoi dépayser un Montréalais. Sur une carte géographique, le Maine où vous habitez semble s'enfoncer à l'intérieur de nos frontières. N'êtes-vous pas un peu des nôtres, mon cher Richard? Votre patronyme n'est-il pas une déformation de Rousseau? *Do you speak French?*

J'irai vous rejoindre à Camden pour cette bière. Vous êtes si proche, plus proche encore que Victor-Lévy Beaulieu, vous êtes sans doute le seul Prix Pulitzer à moins de cinq cents kilomètres du Plateau-Mont-Royal. Je vous promets que je n'arriverai pas en été, vous risqueriez de me confondre avec un touriste. C'est en automne, ou même en hiver, il me semble, qu'il convient de rencontrer un écrivain de la côte est américaine. C'est comment, Camden en novembre? «Triste à mourir», vous entend-je déjà me répondre. Parfait pour écrire. Parfait pour avoir une discussion sur l'utilité de la littérature. S'il pleut et qu'il fait quatre degrés à Camden, je parie que nous nous entendrons pour dire qu'elle est essentielle à notre survie.

Même si je vous imagine fort sympathique et accessible, je serai drôlement intimidé en votre présence. Il y aura des silences, des instants de profond malaise. Ce ne serait pas réaliste de penser que nous pourrions nous en tenir à une bière. Ça prendra du temps avant que je réussisse à vous expliquer ce que j'aime tant dans vos romans, mais je compte sur votre patience. Je ne m'attends pas à ce qu'un écrivain qui se spécialise dans

les pavés de cinq ou six cents pages soit du genre pressé. Aux antipodes de ces objets lisses que sont la plupart des romans actuels, vos livres n'économisent pas le papier. Plus personne n'écrit comme ça. Au début, on entre dans vos œuvres avec méfiance, surpris de devoir s'attarder sur des gens ordinaires, invisibles, même pas assez minables pour se démarquer au premier coup d'œil. Mais vous ne vous contentez pas d'un seul coup d'œil. Que ce soit un policier pas très futé, une enseignante retraitée, un notaire de petite ville ou une propriétaire de resto malcommode, ils échappent généralement aux clichés, refusant d'être enfermés dans leurs personnages. Bref, ils nous étonnent, souvent par un élan de dignité. Le premier commandement de Richard Russo se résume selon moi à cette formule: «Aime tes personnages, même les moins aimables.» Personnellement, comme lecteur, je cherche toujours l'humaniste derrière l'écrivain. Dans votre cas, je n'ai eu aucune difficulté à le trouver.

J'aurai sans doute envie de vous demander ce que le Pulitzer remporté pour *Le déclin de l'empire Whiting* a changé pour vous, surtout après que vous avez essuyé en début de carrière des dizaines de refus d'éditeurs qui trouvaient ce que vous écriviez «ni vraiment littéraire, ni vraiment populaire». Peut-être me direz-vous que les choses n'ont pas tellement changé, que vous restez un peu cet écrivain ni littéraire, ni populaire. De fait, je n'ai jamais vu l'un de vos livres empilés sur un présentoir dans une librairie à Montréal, et je n'ai pas non plus l'impression qu'on pense à vous en tant que géant de la littérature américaine, qu'on vous place sur un pied d'égalité avec d'autres gagnants du Pulitzer comme Philip Roth, John Updike ou Cormac McCarthy. «Ils sont un peu plus âgés que moi, il y en a même un qui est mort», me répondrez-vous, plus inquiet à l'idée qu'on vous momifie avec eux que préoccupé par votre position au palmarès. Quoi qu'il en soit, votre Pulitzer était pleinement mérité, ne serait-ce que pour avoir réussi à faire cohabiter dans un même livre quelque chose d'aussi tragique qu'une tuerie dans une école secondaire avec un épisode aussi burlesque que la virée de ce fabuleux voyou de Max Roby et d'un curé dément dans les îles Keys.

Parlant de Max Roby, je serais curieux de vous entendre parler de votre père, de la place qu'il occupe dans vos livres. Sam Hall, Donald Sullivan et ce cher Max ne peuvent pas partager autant de traits de personnalité (antisociale, cela va de soi) par pure coïncidence. On sent l'ombre de la figure paternelle planer sur chacun de leurs mauvais coups, sur chacune de leurs répliques mordantes. Comment pourrait-on ne pas aimer ces *losers* plus grands que nature, ces égoïstes au grand cœur, ces *bums* avec du panache? Ce devait être un sacré numéro, votre père. J'envie votre tendresse à son endroit, je n'ai pas été capable d'en faire autant avec le mien dans mes romans. Peut-être pourriez-vous m'apprendre?

Je crains cependant de vous ennuyer, parce que je parlerai trop de vos romans et que je ne boirai pas assez vite. Peut-être vous demanderez-vous en bâillant pourquoi rouler de Montréal à Camden si ce n'est que pour livrer un autre témoignage d'admiration béat et non pas réellement pour prendre une bière en votre compagnie. Après tout, vous avez déjà dit en entrevue qu'après avoir enseigné la littérature durant plus de vingt ans, vous ne ressentiez guère de compulsion à en discuter davantage. Permettez-moi d'en douter, de mettre ça sur le compte de la pudeur. J'imagine que les préliminaires ont de l'importance à vos yeux, ça se voit dans votre façon tout en douceur de bâtir une histoire. Nous y mettrons les formes, alors. Je parlerai d'abord de n'importe quoi d'autre et tâcherai de ne pas dire de bêtises, ou plutôt de dire toutes sortes de bêtises qui auront le mérite d'être amusantes. Avec un peu de chance, je bénéficierai du regard indulgent que vous posez sur vos personnages.

Bien sûr, je n'oserai pas tout vous confesser. Ne comptez pas sur moi pour vous avouer lors de notre tête-à-tête lesquels de vos romans je n'ai pas terminés. Il y a des choses qui sont plus faciles à exprimer dans une lettre, par exemple ma crainte que le meilleur de votre œuvre soit déjà loin derrière vous. Selon vos dires, vous vous êtes mis à l'écriture pour échapper à la construction de routes dans un premier temps, puis au monde universitaire dans un deuxième temps. Apparemment, il y a toujours quelque chose à fuir, ce que je comprends très

bien. En vous voyant davantage occupé à l'écriture de scénarios pour la télé ou le cinéma ces dernières années, j'espère seulement que vous n'êtes pas maintenant en train de fuir le roman. Votre dernier bouquin franchit à peine la barre des trois cents pages, ce que je trouve alarmant. On y retrouve plusieurs des éléments qui font le charme de vos écrits, à savoir de fines observations psychologiques, une sensibilité hors du commun, des personnages multidimensionnels pour la plupart, et un humour irrésistible, au risque d'être parfois racoleur (deuxième commandement de Richard Russo : « Ne néglige jamais ton lecteur, quitte à en faire un peu trop pour maintenir son intérêt »), mais j'estime qu'il y a beaucoup trop de place consacrée à des universitaires petits-bourgeois dans cette sitcom, et que vous passez trop de temps au Cape Cod. Croyez-moi, Richard, il est temps de retourner à Mohawk, à Empire Falls, ou à North Bath, ces trous perdus où l'on rase des bâtiments pour faire place à des stationnements. Où pensez-vous que j'ai le plus envie de boire une bière en votre compagnie sinon au bar d'une de vos petites villes délabrées qui ne figurent sur aucun itinéraire touristique, entouré de vos prolétaires alcooliques au verbe acéré ?

Ce sera ma tournée, je vous le promets.